

Un miteux

Robert Rouette

Robert Rouette

Un miteux

© Robert Rouette, 2024

ISBN numérique : 979-10-405-5261-1

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Assis à sa table habituelle, Pierre-Paul regarde vaguement à travers ses verres teintés la cigarette qu'il se roule. Il enduit le papier d'une salive épaisse avant d'allumer. Il n'est pas soûl, juste un peu plus engourdi et confortable dans son oisiveté. La vieille Volks a soif, elle aussi, il faudra passer chez Leroux pour l'altérer avec les quelques dollars qu'il lui reste en poche. Calé dans son parka kaki, il remplit son dernier verre à même une grosse Molson tiède.

La taverne de l'hôtel Beaulac voit ses piliers d'après-midi quitter un à un, remplacés par des travailleurs de la scierie, par des promeneurs.

— Bye tout le monde, j'ai assez lu pour aujourd'hui, dit Pops en se levant et en reprenant sur la table son livre, toujours le même, que personne ne lui a jamais vu ouvrir ou feuilleter en dix ans. C'est un Irlandais vêtu de noir, aux allures de quaker, les sourcils aussi blancs que sa chevelure.

— Si tu veux que j'te laisse en passant, Pops, je m'en vas moi aussi, dit Phil qu'on appelle parfois prof sans trop savoir pourquoi, peut-être parce qu'il pense tout connaître.

— Salut, dit Marco, un gros blond insignifiant, attifé d'un chandail des Bruins de Boston exprès pour démontrer son éternelle rancune. *Le Canadien, y z'ont pas voulu de moé*, se plaint-il à tous ceux qui le narguent.

Le gars avec le parka kaki, énigmatique et silencieux, se contente de leur sourire faiblement, le regard caché derrière ses verres teintés.

L'épicerie, en cette fin d'après-midi, est bondée. Ce qui n'a pas empêché M. Latrimouille, le patron, d'interpeller depuis son bureau celui qui vient de dépenser ses deux derniers dollars en essence.

— Hé, Pierre-Paul, pas de crédit avant qu'tu paies ton compte, j't'avais averti que quarante piasses, c'était la limite. Pis oublie pas qu'ton loyer y est toujours pas payé, t'es plus qu'un mois en retard, ajouta-t-il sur un ton moins ferme car il y aura des élections sous peu au village et M. Latrimouille brigue de nouveau le poste de maire qu'il occupe depuis huit ans.

— J'attends un chèque dans 'a malle aujourd'hui. Craignez pas, j'vous oublie pas, j'vous ai toujours ben payé. J viens juste demander au boucher si y aurait pas des restants de viande et des os pour mon chien Rex.

— Un grand jack comme toi, dans la trentaine, pourquoi bonguienne est-ce que tu travailles pas ? C'est pas d'mes affaires, mais tu fous ta vie en l'air, Pierre-Paul. Pas d'diplôme, pas d'métier...

— Justement, M. Latrimouille, j'ai fait application y a pas longtemps chez Longpré pour la cour à bois, j'attends une réponse dans pas long qu'y m'ont dit.

— T'attends, t'attends, tu passes ta vie à attendre. Bon, c'est pas d'mes affaires après toute.

Petit homme tout en nerfs, maussade et peu bavard, le boucher qui a tout entendu zieute le fond de sa poubelle placée à côté de son étal et en vide le contenu dans une boîte de carton qu'il ne se donne pas la peine de refermer avant de la remettre entre les mains de Pierre-Paul.

Avant de la déposer sur le siège de la Volks, Pierre-Paul inspecte ce que Rex aura à bouffer: du gras et des os, rien qu'il pourrait cuire pour lui-même pour souper et mettre sur ses spaghettis avec un peu de jus de tomate.

Rex est couché sur les marches de la maison, ancien chalet d'été retapé à la va-vite et converti en résidence quatre saisons. La petite rue non asphaltée aboutit au bois. D'habitude, Rex, une imitation de berger allemand, se précipite autour de la Volks pour accueillir son maître, mais là, sa queue remue à peine. Pierre-Paul, les restes de la boucherie dans les bras, s'en approche et constate qu'encore une fois Rex a la gueule pleine de dards de porc-épic.

Pierre-Paul, suivi de Rex qui geint, dépose la boîte du boucher au frais sur une tablette dans la véranda avant d'entrer. Il se demande comment le chien pourrait seulement boire, il ne parvient même pas à fermer sa gueule. Il s'assit pour réfléchir, les coudes sur les genoux et les doigts plongés dans ses épais favoris roux. Il n'est pas en air de cuisiner des pâtes, il va se contenter d'ouvrir une canne de thon qui doit bien rester dans le garde-manger.

Lors de la dernière visite de Rex chez le vétérinaire en vue de faire extraire les dards de porc-épic, Pierre-Paul avant de quitter a laissé un chèque sans provision. Il serait inconvenant, voire impensable, d'y retourner les poches vides. Que faire ? Rex, étendu par terre, regarde son maître, implorant. Pierre-Paul ne voit qu'une solution qui lui éclate au visage comme: charger la 303, emmener Rex dans le bois pour ne pas trop attirer l'attention et tirer son ami abrégeant ainsi ses souffrances. À moins que...

On est vendredi et il y a de la lumière dans le chalet d'en face, la Renault 5 de Muguet est garée devant l'entrée. Pierre-Paul lui doit bien une vingtaine de dollars à celle-là ! Le vétérinaire, qui est un bon gars, accepterait peut-être de s'occuper de Rex s'il récupérait le montant de la dernière visite, plus un acompte... selon la générosité de Muguet. Hum, comment lui présenter la chose ?

— Allons, Rex, viens mon chien.

Ils traversent tous les deux la rue, une odeur fumée de feu de foyer flotte dans le demi-jour alors que des corneilles rentrent au dortoir. *L'Amérique*, de Joe Dassin joue à tue-tête à la radio. Toc, toc.

Muguette apparaît dans la moustiquaire de sa véranda. Courte et grosse, elle vit dans un corps disgracieux, la tête minuscule portée par une encolure potelée. En fait, on dirait un vilain cube de graisse qu'elle s'entête vainement à faire fondre par des cures amaigrissantes. Mais elle est une bonne pâte...

— Oh ! mais qu'est qui est arrivé à Rex ?

— La même chose qu'la dernière fois. Il attaque un porc-épic et voilà l résultat. Tête de mule, y apprend pas. J'ai pus une cenne, Loulou va arriver jusse demain, ça fait que je m'demandais...

— Tu sais, Pierre-Paul, j't'ai déjà avancé vingt piasses y a pas longtemps, tu t'rappelles j'espère, sans compter que c'est pas avec mon p'tit salaire d'infirmière...

— Bon ben, j'veux pas l'faire souffrir trop longtemps, y me reste pus jusse qu'à l'emmener dans l'bois et mette fin à ses souffrances avec la 303.

— T'as besoin de combien au juste ? Parce que j'avais pas prévu...

— Tu sais y faut l'anesthésier et y enlever les dards un à un et tout. Et la dernière fois, j'ai pas pus payer l'vétérinaire au complet et j'lui dois encore un certain montant. Bon ! Disons cinquante ? La dernière phrase est prononcée de façon presque inaudible par Pierre-Paul.

— Mais j'ai jamais tout c't argent-là sur moi !

— Tu pourrais toujours faire un chèque à M. Latrimouille et l'échanger pour du cash à son épicerie, y t'connait bien, t'es sa locataire et tu l'as toujours ben payé.

— Ouais, on peut pas le laisser souffrir comme ça... mais y faut que tu m'promettes de m'rembourser demain. On est ben d'accord ?

— Loulou arrive demain matin, j'vas la chercher à l'autobus. On va se priver d'épicerie plutôt que de pas t'rembourser.

— Bon, O.K., attends que j'me mette queque chose su' l'dos et tu m'suivras jusqu'à l'épicerie avec ta Volks.

Rex est étendu près de la fenêtre dans un carré de soleil. Il a bu de l'eau et n'a voulu gober que les minces lanières de gras des restes données par le boucher, que Pierre-Paul lui a découpées.

À 10 heures, il s'est rendu à l'arrêt d'autobus pour y attendre Loulou. Elle est arrivée avec quelques minutes de retard dû à un accrochage sur la 117. Une fois assis tous les deux dans la Volks, ils se sont embrassés avec fougue. Et puis elle lui a fait voir, éparpillé parmi ses effets, le bric-à-brac saugrenu de son sac besace: des cubes de sucre, deux paquets de café, une bonne demie douzaine de filtres, tout ce butin chipé au resto où elle travaille la semaine. Ça fait toujours ça de pris, lui a dit Pierre-Paul, avant de lui raconter Rex, Muguet et le vétérinaire.

— Y faut arrêter chez Latrimouille parce que j'ai pas pu faire l'épicerie hier, mon compte est rendu au max, a dit Pierre-Paul en posant vaguement ses yeux, à travers ses verres teintés, sur l'autobus qui s'éloignait. J'espère que t'as assez d'argent. Moi, j'ai donné c'que j'ai pu au vétérinaire, un maudit bon gars en passant, j'ai réussi à garder dix piasses pour Muguet qui va chialer, ça c'est certain.

— J'ai jusse mes tips d'la semaine, pour le reste, y faut que j'donne la moitié du loyer à ma coloc, y a la bouffe et tout l'reste. T'en fais pas, Pépé, on va s'débrouiller chez Latrimouille, ajouta Loulou dans un sourire qui s'ouvrait sur de ravissantes palettes de petit rongeur.

Chez Latrimouille, Pierre-Paul a mis dans son panier du lait, du pain une petit pot de beurre de pinottes, alors qu'à la dérobée Loulou enfouissait dans son sac besace, dissimulé sous son poncho, des boîtes de nouilles, un jambonneau emballé sous vide, du fromage, deux ou trois fruits et quoi encore ! À la caisse, comme tous les samedis matins, Mme Georgette Latrimouille installée sur un tabouret, se faisait poser des bigoudis par Lucie, la caissière attitrée. Pierre-Paul fit ajouter un paquet de tabac Vogue au contenu de son panier que Loulou s'empessa de payer.

— T'oublie pas ton compte, Pierre-Paul, dit la patronne d'une voix éraillée. Tu sais qu'on aime pas les comptes qui traînent en longueur, lui dit-elle encore tout en cherchant vainement l'expression de ses yeux derrière ses verres teintés. Pis oublie pas qu'on est bons avec toi, dans une coupe de semaines, pense à voter pour Ubald.

— J'y manquerai pas, j'vous promets, et en plus j'vas lui faire d'la

propagande, vous pouvez compter su' moé.

Sitôt rentrés, ils se font des toasts et du café. Rex n'a pas bondi autour de Loulou comme il en a l'habitude lorsqu'elle arrive le samedi, il s'est contenté de remuer la queue faiblement. Une fois les tasses et les assiettes empilées dans l'évier par-dessus la vaisselle de la semaine, Loulou s'est assise sur les genoux de Pépé, ils ont partagé un petit joint, puis ils se sont enfermés dans la chambre pour une bonne baise. C'est le rituel. Ancienne gymnaste, elle est accoutumée à toutes les contorsions, au lit comme dans la vie. À part les vacances, les longs congés, Loulou reprend l'autobus le lundi matin. Mais cette semaine, Pierre-Paul la ramènera lui-même en ville car il devra rendre visite à sa mère.

— Allo ! J'vous dérange quelqu'un ? demande Muguette en cognant.

En apercevant Pierre-Paul trotter pieds nus vers la porte, vêtu de sa robe de chambre, suivi de Loulou qui a passé son poncho à la hâte, Muguette, bien campée sur ses courtes pattes, y est allée de son petit rire aigu de poussin affamé.

— J'vous dérange ! Bonjour Loulou, comment vas-tu ? J'pensais pas, à c't'heure-là... C'est que tu m'avais promis, Pierre-Paul, que tu me r'mettrais mon argent à matin parce que tu vois, moi, j'ai deux loyers qui s'en viennent...

— Attends, attends, je r'viens... Tiens, v'là dix piasses, pis en plus j'te donne de quoi pour te faire patienter jusqu'à vendredi prochain de quoi t'rouler deux trois joints de mon pot que j'cultive moi-même derrière la maison, c'est du bon.

— Maudit ! J'le savais donc que tu m'rembrouserais pas aujourd'hui ! J'aurais mis ma main au feu ! T'avais pourtant promis. Je m'laisse toujours avoir, moi pis mon grand cœur.

— Tu aurais aimé mieux que j'laisse Rex crever avec ses dards dans 'a gueule ? C'est ça une bonne infirmière ? J'te jure sur sa tête que vendredi prochain, quand t'arriveras, t'auras ton argent.

Debout sur les marches du chalet d'en face, un gars fume, alors qu'on entend Trenet s'égosiller. On se demande toujours comment une fille aussi moche peut attirer aussi facilement dans ses filets autant de mâles, d'amants d'un soir. Peut-être que ses fossettes sur les joues lui donnent l'air amène, allez savoir...

— Lui, c'est Vincent, dit Muguette en pointant un doigt vers le chalet, on s'est rencontrés hier soir à l'hôtel Beaulac, et ça a cliqué tout d'suite. Y est en pleine peine d'amour, fa que j'le console à ma façon. En tout cas, toi, tu m'reprndras pus à t'avancer d'l'argent, ça je te l'jure, ajoute-t-elle avant de tourner les talons.

À l'inverse de tous les êtres qui doivent se nourrir, le véritable cadeau du ciel pour Pierre-Paul n'est pas de parvenir à se remplir la panse, mais d'arriver à

évacuer. Et il y met du temps. Dans la salle de bains, des piles de livres attendent à portée de la main celui qui va trôner. Il reprend la lecture de *Les célibataires*, un livre de poche que Loulou lui a rapporté du marché aux puces. Le héros s'acharne à ne pas travailler et vit aux dépens d'un oncle en particulier. Pierre-Paul se reconnaît. Il ne se sent aucun attrait, aucun goût pour le travail. Pourtant, il n'est pas paresseux, sa maison est plutôt bien entretenue -il a peint la cuisine cet été-, il fait de longues marches dans le bois en compagnie de Rex, mais il n'aime pas qu'on le force à faire quoi que ce soit.

Rex trotte dans les feuilles mortes, mais sans la gaîté des deux autres qu'il accompagne, le gars au parka kaki et la fille au poncho à carreaux. Il est moins enjoué que de coutume, il traîne un peu la patte comme on a dit de lui à l'instant et les écureuils ne semblent plus le craindre. Il fait beau et, comme tous les samedis, Pierre-Paul et Loulou vont passer l'après-midi à la taverne de l'hôtel Beaulac à têter des grosses Molson tablette.

Dans la petite salle, Marco assis dans un coin, attifé de son chandail des Bruins, regarde distraitement la télé suspendue, dans le coin opposé, au-dessus de Louis en chandail des Canadiens. Ils sont frères, les frères Comeau qui ne se parlent plus, ils sont ennemis depuis des lustres. Rex attend dehors, couché non loin de l'entrée. Loulou et Pierre-Paul roulent des cigarettes, c'est elle qui a payé les bières. Elle est placée face à la fenêtre et le soleil qui se mire dans ses yeux bruns leur donne, comment dire, une couleur de soupe aux pois. Ils n'ont guère dit mot de toute la randonnée. Pierre-Paul sait que quand elle ne parle pas, c'est qu'elle a quelque chose d'important à dire.

— Qu'est ce que tu dirais, commence-t-elle pour briser le silence, si je... Tu sais qu'on a besoin d'argent, ça fait que j'ai pensé... Y a un type au resto qui vient dîner tous 'es midis et qui m'fait de l'œil. C't'un vieux, dans la cinquantaine. Y m'a proposé l'autre jour dix piasses.

— Et t'as répondu quoi ?

— Ben, j'voulais d'abord t'en parler. En plus de mon stérilet, on prendrait des condoms. T'aurais rien à craindre.

— Tu dis DES condoms, crisse, ça veut dire que vous avez l'intention d'le faire plus qu'une fois si j'comprends ben...

— Dix piasses plus dix, plus dix, ça fait toujours ben trente piasses. Et pis ça s'use pas, mon machin. C'est pas comme un suçon qu'on lèche pis qu'on lèche.

— Dis donc, Pierre-Paul, interrompt depuis une table voisine celui qu'on surnomme le prof, j'ai fait livrer chez nous une chaînée d'bois franc et j'aurais

besoin de bras pour m'aider à scier et pis à fendre toutes ces billots. Je pourrais-tu compter su' toé ?

— Euh... j'ai fait application y a pas longtemps chez Longpré, y manquent de personnel dans 'a cour à bois, j'pense pas que... non, j'pense pas que j'pourrai t'aider. Merci quand même.

— Tu m'avais pas dit qu't'avais fait application chez Longpré, murmure tout bas Loulou en déposant son verre.

— J'ai dit ça parce que j'veux pas travailler pour lui, y paie mal, y parle à travers son chapeau. C't un ti-Jos connaissant, si tu veux savoir. J'peux pas l'sentir. Un gars qui passe pour un grand savant et qui passe toutes ses journées à 'a taverne...

— Alors, comme tu vas pas travailler, qu'est-ce que tu penses de mon idée de m'faire payer en dehors de ma job ?

— Tu fais c'que tu veux, crisse ! En tout cas, j'veux pas que tu m'le dises. Y est comment, ton vieux ?

— Y est gros pis y est pas attirant et peut-être qu'y est pas bon, qu'y bande mal ou pas pantoute. Y m'a quand même l'air propre.

Pierre-Paul, retiré derrière ses lunettes jaunes, se questionne: a-t-elle déjà couché avec le bonhomme, la garce ? Il se demande en outre si le bonhomme dans la cinquantaine ne serait pas plutôt un beau gars dans la trentaine avec un trou au milieu du menton comme elle aime.

Lundi maussade. Pierre-Paul laisse Loulou devant chez elle. Elle habite au deuxième. Il la surveille alors qu'elle s'engage dans l'escalier en lui faisant des signes de la main, large sourire, sac besace sur l'épaule. Un ciel alourdi comme inondé de pluie se déverse, mouillant et fonçant à la fois ses cheveux décolorés.

— Salut Mom, dit Pierre-Paul en entrant sans sonner, humant avec plaisir les odeurs douillettes du nid.

— Mon Pépé, dit la bonne maman en tablier, le sourire sur le cœur, en serrant fort son benjamin dans ses bras, viens, viens t'asseoir à la cuisine, j'faisais réchauffer du pâté au poulet. Avoir su que tu v'nais, j't'aurais préparé un poulet comme t'aimes. Tu veux une bière froide en attendant ? J'en tiens toujours dans le frigo au cas où tu viendrais.

Pierre-Paul s'installe dans la chaise berçante pour se rouler une cigarette. Par la porte vitrée, le même arbrisseau rabougri qui, quelques jours au printemps, tente tant bien que mal de fleurir et qui attriste la cour le reste de l'année.

— Comment va ta Loulou ?